

LE DOUBLE

Du même auteur

Des Bleus à la belle étoile. Éditions Salto, 2015

Harkness. Bookelis, 2018

Antonio Pereira est un enfant du blues, de Stevie Ray Vaughan et de Rostand. Les mots et les notes l'ont toujours accompagné depuis qu'il aspire à l'écriture et dans un harmonica. Il a alors vingt ans quand démarre pour lui une vie d'inspiration qu'il cultive jusque dans ses missions de consultant en Informatique. Cela durera vingt-cinq ans avant qu'il se consacre entièrement à ses deux passions : improviser et écrire.

Vous pouvez retrouver ses élucubrations dans l'espace créatif
<https://lecafedelapageblanche.com/> où tout est prétexte à écrire.

Antonio Pereira

Le Double

Roman

Ce livre a été écrit en 2015
et publié en 2019 avec les services de Bookelis©

ISBN : 979-10-227-9948-5


© Antonio Pereira

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable
du contenu de ce livre.

Note de l'auteur

Toute ressemblance avec des personnages réels n'est ici jamais fortuite mais toujours bienveillante.





ACTE I

Un son de guitare qui craque comme une allumette. C'est l'intro de *Little wing* par Stevie Ray Vaughan. Le morceau s'enflamme tout doucement quand, au troisième coup du batteur sur sa caisse claire, une voix au loin clame :

« *Holà ! vos quinze sols !* »

Marc est seul dans sa loge, la pièce vient de commencer. Dans deux scènes, c'est à lui. Ce soir, on joue la première de *Cyrano* au théâtre du Gymnase à Paris. Son premier grand rôle. Neuf mois qu'il répète, neuf mois qu'il s'y est préparé. Dans deux scènes, c'est à lui. Il enfonce un peu plus ses écouteurs et monte le volume à fond. La pression redescend, l'estomac se dessert. Mais une pensée occupe toujours son esprit. Elle ne viendra pas. Il est déjà allé voir par deux fois, la loge au balcon est vide. Marc essaye de faire de même dans sa tête. Il inspire profondément, laissant infuser les trémolos de la guitare de Stevie dans tout son être. De son souffle émanent les premières notes du solo qu'il connaît par cœur, telles les volutes d'une dernière cigarette avant d'entrer en scène. La musique l'apaise et le transcende à la fois.

— La meilleure version qui soit !

Serge avait raison. Cette improvisation dépasse de loin toutes celles qu'il a pu entendre. Clapton, Santana, Satriani, Hendrix lui-même, n'ont jamais réussi à le faire vibrer autant que Stevie.

— Il tutoie les anges...

— Il ouvre les portes du paradis !

— Jimi a écrit un poème...

— Stevie en a fait une tragédie.

Serge et Marc étaient intarissables sur le sujet. Ils s'étaient bien trouvés, ces deux-là, au théâtre de Ménilmontant, un soir de juillet. Marc y jouait *Le malade imaginaire*. Serge avait tellement été bluffé par la truculence de ce trentenaire qu'il s'était senti obligé de le féliciter à la sortie et lui offrir un verre. Depuis, ils ne se quittaient plus. Chacun avait trouvé en l'autre son alter ego, tels père et fils spirituels. L'improvisation, c'était leur credo, chacun dans son domaine. Marc maniait le verbe, Serge la guitare électrique.

Cyrano scrute son image dans le miroir. Tout semble bien en place. Il reconnaît à peine celui qui se cache sous ce chapeau, derrière ce fond de teint. Des pensées sombres le submergent soudain. Tout n'est que déguisement, comédie. Sauf cette moustache, elle est bien à lui. Il en sourit, la caressant. Quand son regard s'attarde au milieu de sa figure.

Ah ! ce nez... Et si, à ses yeux, il était tout simplement laid ? Pire, sans intérêt. Et si cette comédie de Rostand n'était que le reflet de ses sentiments ? Cette dernière pensée le tétanise. Il ne sourit plus, ne respire plus. Son effroi se fige dans le miroir tandis que des éclats de voix se ruent dans le couloir.

« Je suis cheval-léger de la maison du roi !

— Vous ? — Je ne paie pas ! — Mais...

— Je suis mousquetaire.

*— On ne commence qu'à deux heures, le parterre
Est vide. Exerçons-nous au fleuret. »*

Dans deux scènes, c'est à lui. Elle ne viendra pas. Il doit l'oublier et se reconcentrer. Cette pièce, toute sa vie il en a rêvé. Aujourd'hui il a le premier rôle. Ce n'est pas le moment de tout gâcher, juste parce qu'il y a Nicole. Exclusivement Nicole. Mais tout ça, c'est la faute de Julien...

Et de Stevie Ray Vaughan. Marc se souvient.

Scène 1

L'idée du double

Il y a six mois, au Blue Moon Café.

Stevie était de la partie. Serge, debout sur une petite scène, mimait avec agilité le jeu de guitare du stratège sur sa Fender imaginaire. C'était comme ça tous les vendredis soir. Le patron des lieux ouvrait sa scène à une *battle* de *air guitar* où de vieux gratteux frustrés s'affrontaient en se fondant au plus vrai de leurs idoles. C'était le nouveau défi de Serge, lui qui avait dû quitter son groupe à cause d'une dyslexie devenue fatale en concert. Depuis, il avait retrouvé ses sensations grâce à la *air guitar*.

Ce soir-là, il peaufinait ses gammes sur *Little Wing* justement en attendant d'ouvrir au public, une demi-heure plus tard. Marc se tenait debout, un demi à la main, accoudé au bar. Il était aux anges, se dodelinant de la tête aux hanches, les yeux mi-fermés, lâchant par bribes des « c'est bon, ça ! », « ouais ! ». Quand Julien fit son entrée.

Julien, c'est son pote, son ami d'enfance. Inséparables, ils ont tout connu ensemble, les bringues, leur première cuite, et même leur dépucelage. Car pour les filles aussi, ils se complétaient plutôt bien. Julien dénichait les coups, Marc les concluait avec son regard et son bagout, irrésistibles.

Julien, c'est un mètre soixante-douze, une bonne tête de moins que Marc, mais une tête bien faite, le cerveau quoi. Celui qui a réussi dans l'unique métier aux études courtes qui payait bien à l'époque : l'Informatique. Marc, avec sa grosse voix, a toujours été son porte-parole, ses bras et ses jambes, « tu penses donc je te suis ». Celui qui enchaîne les galères et les petits boulots et se déchaîne le soir sur Molière aux cours d'impro.

Julien débarquait, l'air préoccupé derrière ses yeux noirs. Il marchait comme un vieux, courbé dans son costume sombre, le crâne un peu dégarni, se traînant jusqu'au bar. Tout l'opposé de Marc, au gabarit élancé, jean baskets, pas sportif pour un sou, le dos droit et le port altier, le charme en plus, avec ses yeux noisette et ses cheveux bouclés roux. Il *checka* avec son pote, une tape paume ouverte, suivie d'une seconde, poing fermé. Julien n'avait vraiment pas l'air dans son assiette.

— Qu'est-ce que t'as, Sophie débarque demain ?

C'était pire. Elle lui demandait de descendre à Montpellier chez ses parents pour les quinze premiers jours de septembre. Et ce n'était pas tout. Elle avait réservé ensuite un hôtel pour une semaine à Florence.

— Tout ça, sans m'en parler, tu te rends compte ?

— Hou ! c'est sérieux alors. Présentation des parents et tout et tout. Ça ne fait que six mois, t'es sûr que tu veux la garder, celle-là ?

— Je ne vais pas rester célibataire toute ma vie, Marco !

— OK OK ! Ben, tout va bien alors ! Pourquoi tu tires cette tronche ?

— Parce qu'on me propose une mission qui démarre là, début septembre. C'est au Crédit de Paris, sur les Grands Boulevards. Je ne peux pas demander tout de suite trois semaines de vacances.

Non, bien sûr. Mais pour Sophie, Julien était son propre patron, comme il avait toujours aimé s'en vanter devant elle. Les missions, il les choisissait, comme ses jours de congé. Seulement, il avait beau être un consultant indépendant, il dépendait tout de même des missions qu'on voulait bien lui confier. Cela faisait huit mois qu'il était sans contrat et son compte en banque commençait à s'en faire ressentir.

— J'ai même demandé une avance à mes parents,

pour te dire. Il me faut cette mission ou je suis dans la mouise.

— Ben, prends-la, qu'est-ce que tu veux que je te dise !

— Si seulement. Ce n'est pas si simple.

— Ça fait vingt ans qu'on se connaît et il faut encore que je t'arrange le coup. Tu lui expliques que c'est important pour ta boîte et puis c'est tout.

— J'ai bien essayé mais ça n'a pas marché. Il ne s'agit que de trois semaines pour elle. Le monde peut s'arrêter de travailler.

— Comme elle !

— Elle est étudiante, je te rappelle. Elle fait une thèse sur... Heu... « les représentations sociales de la prématurité », un truc comme ça.

— C'est sa troisième ! Ça va un moment, les études. Elle va avoir trente et un ans.

— Et après ? Personne ne t'emmerde, toi, avec ton métier de comédien qui te rapporte que dalle ou alors les allocs qu'on veut bien t'accorder.

— Attends ! Mais, hé ! T'es bien content d'avoir des spectacles à Paris, des festivals en province... Ça a un prix la culture, Monsieur ! Et ce n'est pas avec ce que l'on prend à la sécu...

— STOP ! On ne va pas remettre ça sur la table.

Entre les deux, le ton montait souvent très vite.

Surtout quand Julien attaquait Marc sur son statut d'intermittent du spectacle, ce dernier sortait aussitôt de ses gonds.

— N'empêche, moi, je ne suis pas chez papa et maman à me dorer la pilule, le cul sur une dot.

— Putain ! mais tu sais quoi de Sophie, toi ? Oh, et puis tu fais chier, ce n'est pas le sujet !

— OK ! excuse-moi, dit Marc, en lui tapant amicalement sur l'épaule. Tu me cherches aussi.

— Je suis dans la merde, se plaignit de nouveau Julien. La boîte intermédiaire attend ma réponse ce soir. En plus, elle a négocié une super tarification.

— Allez, tu bois quoi ? C'est la mienne, annonça Marc après avoir englouti cul sec un large fond de son verre de bière.

— Je n'en sais rien, mais ça va te coûter cher... Hum, il me faudrait un truc pour me requinquer et avoir les idées claires.

Tandis que Julien regardait avec une moue dubitative les bouteilles d'alcool sur les étagères, Marc restait intrigué par un des arguments de son pote.

— Quand tu dis une super tarification, heu... C'est combien, sans indiscretion ?

— Oh ! Disons, net... Ça fait pas loin de quatre cents euros dans ma poche.

— Par mois ? C'est pas bézef !

— Bah non, par jour, idiot.

Marc se mit à compter dans sa tête.

— Quoi ? Tu toucheras HUIT MILLE euros ???

— Ouais.

— Mais tu leur fais quoi pour ce prix-là ? T'es trader ? Tu leur fais gagner plein de thunes avec des algorithmes de ouf, c'est ça ?

— Pas du tout, répondit Julien, d'un air détaché. Je me contente de recueillir le besoin du client pour le transmettre aux gars de l'informatique. Ce n'est pas très sorcier. Tu mets du blabla dans un fichier Word, tu comptabilises le temps que tu y passes dans un fichier Excel et tu communicates le tout en réunion dans un Powerpoint. Le plus souvent, tu fais un copié-collé du document précédent en changeant deux ou trois données. Basta ! Je te jure, parfois c'est déprimant, conclut-il avec un petit sourire.

— Tu te fous de moi ? Je t'assure que je ne déprimerais pas, moi, à toucher huit mille euros pour remplir un fichier Word !

— Bon d'accord, poursuivit Julien plus sérieusement, voyant l'air incrédule de son ami, souvent il faut mettre ses neurones à contribution, évidemment. Mais j'en connais qui ne s'en donnent même pas la peine. Je t'assure ! Tiens, je suis sûr que toi, tu ferais l'affaire, avec ton bagout et ta mine de labrador à qui

ce n'est jamais la faute. Tu...

Tout d'un coup Julien eut une illumination. Serge, revenu derrière le comptoir, profita de cette interruption pour lui demander :

— Qu'est-ce que tu veux boire ?

— Moi ? Heu...

Le cerveau de l'informaticien chargea à nouveau le contenu des étagères puis s'arrêta sur la première bouteille qui lui tapa dans l'œil.

— Je vais prendre un Jameson, tiens. Et sans glace, s'il te plaît.

— Je te mets un double ? lui demanda machinalement Serge.

Julien se tourna alors vers Marc avec un petit sourire.

— Un double, c'est exactement ça !

Marc sentait venir le piège. Derrière cette mine réjouie se cachait son lot d'emmerdes.

— Heu... Quoi ?

— Tu connais Microsoft Office, toi ?

— Ouais, comme tout le monde. Pourquoi ? Tu... Attends, là, tu ne penses pas... ?

— Et pourquoi pas ? Ça ne te dirait pas d'empocher... Disons, heu... Quatre mille euros ?

— Tu veux dire, rien que pour moi ?

— Exact ! On fait moit' moit'.

— Mais...

— Qu'est-ce que vous manigancez, les cocos ?
intervint Serge en posant le verre de whisky sur le comptoir.

— Je lui propose un rôle en or, répondit Julien. Et pour une fois, bien payé. Quatre mille euros ! Réfléchis, c'est du pain béni, Marco.

— Bah... Heu...

— Je me rancarde auprès du commercial. Je lui propose le CV en béton d'un gars de confiance, la main sur le cœur...

— Qui ? le coupa Marc, vexé. Je croyais que...

— Mais toi, abruti ! Je retouche mon CV avec les qualités et les expériences qui colleront pile poil à la mission, je mets ton nom et tes coordonnées, et le tour est joué.

— T'es malade ! Ça ne marchera jamais. Il n'y a qu'à me regarder pour voir que ça pue l'arnaque à plein nez.

— Il n'a pas tort, surenchérit Serge, en riant.

— Il ne sera pas très regardant justement, poursuivit Julien. Ça devient urgent, je crois.

— T'es un GRAND malade !

— Reste l'entretien à passer. Et là, va falloir être bon mon coco ! dit Julien, cherchant à provoquer le comédien sur le point de céder.

— L'entretien ? s'inquiéta Marc pour de bon.

— Ouais, la semaine prochaine sans doute. T'inquiète, je vais te briefer. Faudra juste que tu récites ton texte dans la peau d'un tueur. C'est dans tes cordes, non ?

— Sauf que les répliques d'en face ne seront pas dans le scénario. Bonjour l'impro !

— Et ça te pose un problème ? T'adores ça !

— Il excelle même ! ajouta Serge. L'autre soir à Bastille, j'ai cru que ce n'était pas la même pièce que l'originale.

— Mais ça n'a rien à voir, rétorqua Marc pour calmer leurs ardeurs, c'est du théâtre. Je joue, là.

— T'inquiète, le rassura encore Julien, l'entretien sera un jeu de rôle encore plus facile pour toi. Les questions et les réponses sont toujours les mêmes.

— Non mais t'es vraiment sérieux ?

— C'est juste pour un mois. Après je m'arrange pour revenir.

— Ça a l'air, confirma Serge en laissant les deux compères à leur drôle d'affaire. J'ouvre dans dix minutes, les gars. Je vais allumer la scène.

— Alors ? dit Julien, défiant son pote du regard.

— T'es un grand malade, répéta Marc, en le fixant droit dans les yeux, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas peur de son jeu.

Julien avait réussi. Il relâcha la pression, rassurant encore son ami.

— T’auras juste à enrober un peu avec deux ou trois mots techniques et un air assuré ça passera, crois-moi... Les doigts dans le nez !

À ces mots, Marc redressa la tête et bomba le torse, son ego en bandoulière.

— Alors si c’est dans le nez, je suis ton homme.

Puis mimant qu’il ôtait son chapeau, il ajouta :

— Cyrano-Savinien-Hercule de Bergerac !

Julien était excité par son idée fumeuse qui prenait forme dans sa tête. Elle n’était pas sans risque, il le savait, surtout avec Marc en première ligne.

— Ça tombe bien, il te faudra incarner un personnage avec du répondant. Mais bon, hum... N’en fais pas trop quand même !

— Quatre mille, tu dis ?

Marc leva son verre et, à la manière d’un escrimeur qui porte un coup à sa cible, trinqua avec son ami avant de conclure :

— Et qu’à la fin de l’envoi je touche !

Il se réjouit. Les verres tintèrent sur cette dernière tirade.

« *Ding !* »